

Les "mains fragiles", mai 1968- mai 2016

Pour citer cet article :

Hugues Bazin (2016), Les "mains fragiles", mai 1968 - mai 2016, dans <http://recherche-action.fr/hugues-bazin/2016/05/29/les-mains-fragiles-mai-1968-mai-2016/>

Deux films d'archives d'images documentaires à plusieurs décennies de distance mettent en résonance les années 1968 et 2016 et nous interrogent sur la place de l'histoire et de l'image dans l'émergence et la chute des utopies révolutionnaires. Le premier est d'un jeune réalisateur indépendant de 23 ans, avec le collectif [Productions Nouvelles](#). Son montage « je n'invente rien, je redécouvre » de 4'23 met en relation des images vidéo des mouvements sociaux de 1968 et 2016.



Il s'est inspiré explicitement du film de Chris Marker « Le fond de l'air est rouge » (1977) dont il remonte quelques plans. Recycler un vieux film documentaire qui lui-même avait recyclé des archives est une manière de confirmer qu'une image n'est jamais un objet figé, elle peut se regarder à toutes les époques.

Ce film culte de trois heures de Chris Marker a été diffusé sur ARTE en 1996 en deux parties : sur la montée ("[les mains fragiles](#)") et la retombée ("[les mains coupées](#)") des mouvements révolutionnaires des années 60-70 sur le plan international à travers un enchaînement d'images dont le sens peu à peu se dévoile.

« On ne sait jamais ce qu'on filme » dit à un moment le commentaire, ce n'est que dans les après-coups que les images prennent sens. Cette phrase en terrible écho a été reprise pour titre du court film de Matthieu Bareyre et Thibaut Dufait à propos de [violences policières sur manifestants menottés le 28 avril 2016 à Paris, Place de la République](#).

Le principe est que les images l'emportent sur le texte afin « de rendre au spectateur son commentaire, c'est-à-dire son pouvoir ». Le montage est en lui-même un commentaire à travers un collage kaléidoscopique. La voix-off en contraste, soutenue par un texte aiguisé nous engage dans cette narration. La mise en parallèle historique de ces deux films indique

comment les luttes transforment les données politiques d'une époque. Déjà on peut remarquer d'étonnantes similitudes visuelles entre 1968 et 2016.

« L'histoire est comme Janus, elle a deux visages : qu'elle regarde le passé ou le présent, elle voit les mêmes choses » (Maxime Du Camp, Paris Tome 6, 1875). Est-ce que l'on doit comprendre que tout ce que « l'histoire pourra espérer de neuf se dévoilera n'être qu'une réalité depuis toujours présente ; et ce nouveau sera aussi peu capable de lui fournir une solution libératrice qu'une mode nouvelle l'est de renouveler la société » ? (Walter Benjamin, Paris, capitale du XIXe siècle, 1939).

6 mai 1968 Quartier latin : « Il y a une double erreur dans ces situations-là. L'État révèle tout d'un coup sa face répressive. Celle qui est plus ou moins diluée dans la vie quotidienne ; diluée aussi selon le quartier que l'on habite est le métier que l'on exerce. Mais là il faut faire peur, on sort sa police avec de tout nouveaux affûteurs qu'on lui ne connaissait même pas. Parfait. Le manifestant de son côté comprend que l'État lui est apparu comme Bernadette la Sainte Vierge. C'est aussi pour lui une révélation. Dans certains cas extrêmes, il y a quelqu'un qui a le droit de décider pour lui sur quel trottoir il doit marcher et qui, s'il choisit le mauvais, a le droit de l'empêcher à coups de lattes. Donc, cette chose qui m'empêche de traverser la rue, c'est l'État. Mais alors, si je la traverse, si je fais reculer la chose, c'est l'État qui recule (Chris Maker, Le fond de l'air est rouge, 1977).

Les époques et les sociétés ne sont pas les mêmes, les mouvements ne sont pas comparables dans ce sens, mais les processus de confrontation à la réalité amènent toujours à une prise consciences politique, notamment comme nous l'écrivions à travers le [rapport entre violence légitime et illégitime](#).

Voilà donc une génération en cours de rattrapage accéléré à l'école de la rue comme « 1967 qui voit apparaître une race d'adolescents assez étrange, ils se ressemblaient tous : semblaient doués d'une connaissance muette et absolue de certaines actions de certaines questions. Et sur d'autres ne semblaient pas savoir. Les mains très habiles à coller des affiches à échanger des pavés, à écrire à la bombe des phrases courtes et mystérieuses qui restaient dans les mémoires et cherchant d'autres mains à qui transmettre un message qu'ils avaient reçu sans le déchiffrer. Les mains fragiles, c'était marqué sur les affiches. Elles ont laissé le signe de leur fragilité sur une banderole : « les ouvriers prendront les mains fragiles des étudiants le drapeau de la lutte... »

Ces « mains fragiles » seront-elles « coupées » comme dans l'écrasement ou l'institutionnalisation des révolutions d'après 68 selon la conclusion de Chris Maker ? « Le système capitaliste et socialiste, ces deux formes de société sont périmées. On assistera à des structures nouvelles. Libérales, évolution de ces deux tendances. La réintroduction du profit et de la concurrence. Le rêve communiste a implosé, le capitalisme a gagné une bataille sinon la guerre. Ces hommes de la nouvelle gauche ont été entraînés dans le même tourbillon. Les staliniens et leur opposition sont morts avec eux. Ils étaient liés comme le scorpion à la tortue ».

Peut-être faut-il prendre le travail historique non pas comme une construction rationnelle, mais par son versant sensible comme le suggère Sophie Wahnich dans « Les émotions, la Révolution française et le présent. Exercices pratiques de conscience historique » (2009). De même, notre travail de recherche-action est en décalage avec les présupposés classiques d'une scientificité qui imposerait une mise à distance des situations selon une froide objectivation

alors que nous plongeons délibérément dans les situations humaines complexes laissant toute sa place à l'empathie et à l'intuition comme appréhension cognitive de la réalité.

Le présent ainsi interrogé éclaire le passé. Ce sont les événements qui cristallisent des émotions en autant de matériaux d'un mouvement en construction dont nous pouvons présager la forme : insurrection, vitalités populaires, organisation éruptive, économie informelle, manifestations, expressions de la violence, espérance, solidarité spontanée interclassique, formation réciproque, etc. L'histoire apparaît non plus linéaire, mais en de multiples ruptures, manière de déjouer la récupération des événements, l'accaparement mémoriel et le storytelling politique.

Cela offre la possibilité d'établir des correspondances inédites entre des faits éclatés dans le présent et le passé comme propose Damien Gurzynski dans sa compilation documentaire entre 1968 et 2016. C'est parce que justement il n'y a aucune logique historique à articuler ces deux événements éloignés, que précisément dans la juxtaposition, dans l'écart se loge un enseignement qu'aucun livre scolaire d'histoire ne divulguera.

Par ce chemin, se revitalisent des formes symboliques (le signifié) qui avaient été détachées de leurs forces transformatrices (le signifiant) sous l'emprise de la marchandisation des slogans et des images.

Espérons que cette initiative sera suivie d'autres comme l'a fait en son temps Chris Maker, travaillant sur ces « détritiques » que sont les archives historiques qu'il a récupérées dans les poubelles des salles de montage, sur des bandes d'actualité, dans d'autres films, etc. C'est accepter et même revendiquer la constitution d'un corpus avec ses impuretés, ses raccourcis et ses lacunes.

Déjà, des groupes de recherche-action sont en train de se mettre en place au sein de Nuit Debout qui pourraient devenir autant d'espaces d'autoformation collective à travers la collecte de matériaux du passé et du présent, d'expérience vivante et de documents de façon à inventer des outils de réflexion et d'analyse critique dans une forme autonome vis-à-vis des modèles institués de production et de transmission de la connaissance.